

Ce jour la...

« Eh ! Oh! Le bigleux ! » Ce nom me fait sursauter. C'est Martin qui m'a tapé sur l'épaule. Nous sommes un vendredi matin. Et dans la classe, pratiquement tout le monde dort. Je vois Martin et Charles assis au rang d'à côté. Ils s'agitent dans tous les sens et m'envoie des petites boulettes de papier mâché en rigolant naïvement. Je sais qu'ils se foutent de moi. Comme tout le monde d'ailleurs. Je sens mes poings se serrer de plus en plus fort. Je sens mes ongles pénétrer la chair de mes paumes de mains. J'essaie de me changer les idées en regardant autour de moi comme pour chercher un point à fixer, comme pour dire « ça ne m'atteins pas ». Mon regard s'arrête sur Sabine. Sa chevelure blonde est soyeuse ondule lentement sur son dos. Ses yeux brillent, et son sourire est éblouissant. Elle n'existe presque même pas en vrai tellement elle est belle.

Sabine, c'est le fantasme de tous les mecs de la classe ; y compris moi...la sonnerie me réveille une fois de plus. La prof d'anglais essaie en vain de nous crier les devoirs par-dessus le bruit strident. De toute façon la moitié de la classe s'est déjà barré. Elle aura beau s'égosiller ça ne changera pas grand-chose.

Sabine range ses affaires ses doigts fins effleurent minutieusement son sac. Tous ses gestes semblent précieux. Qu'elle est belle!

Tout d'un coup je sens une tape sur mon dos. « Eh ! Binocle ! On dira que t'as vu un éléphant rose ! Ah! Mais non ! Monsieur mate ! Eh ! Sabine, t'à une touche je crois ! Y'a « tête de cul » qui est amoureux ! A ces mots je deviens aussi rouge que mon pull ; j'ai envie de hurler quelque chose, mais comme d'habitude, rien ne sort. Sabine fait un geste de dégoût et s'éloigne en pouffant de rire avec ses amies. Martin, vainqueur comme toujours, s'esclaffe avec ses copains. Mes paumes saignent à présent. Je voudrais me cacher. J'ai honte. Je n'ai personne, pas d'ami, pas de grand frère qui puisse m'aider. Je suis seul et impuissant. Alors je fonce. Je fonce dans le tas. Je cours. Tout le long, jusque chez moi. Je monte les cinq étages. J'arrive. Je pousse la porte. Je suis seul. Comme d'habitude. Je suis fils unique. Je n'ai que ma mère et elle n'est jamais là. Je vais à la salle de bain pour nettoyer le sang qui coule de mes paumes. Je suis un faible. Je lève la tête et me retrouve en face du miroir. Je ne dois pas craquer. Il faut que je retienne mes larmes. J'ai seize ans. Je suis un homme. Mais me regardant une nouvelle fois, j'explose. Mon visage est bouffi et empli de pustules. Et mes yeux, pourquoi cherchent ils à se rejoindre. Je me hais ; je suis un monstre. Martin a raison. Jamais personne ne voudra de moi. Je serai seul. Toute ma vie. J'ai envie de vomir. Je n'arrive plus à respirer. Je vais dans ma chambre. J'étouffe. Je m'affale sur mon lit, enfonce ma tête sous l'oreiller et gueule de toute mes forces. Il faut que j'me calme. Je sors. Je dévale les escaliers quarte à quarte. Je ne regarde nulle part. Une voiture pourrait m'éclater la face contre le bitume. J'm'en fiche. Mais aucune voiture ne paraît sur mon chemin. Dans le square, je m'assois sur un banc. Je n'arrive même plus à penser, à réfléchir.

« T'as pas une cigarette ». Je sursaute, un grand gaillard se tiens devant moi. il porte une crête. Ses jambes longues et fines dépassent d'un blouson de cuir transpercé de clous. Il me sourit d'un de ces sourires arrogants que lancent les jeunes mafieux dans les films policiers.

- Eh! T'as une clope ?

Je fouille dans ma poche. J'lui sors tout, papier, filtre, tabac, et lui jette le tout d'un geste las. Il s'assoit.

- T'as la haine, ça se voit! Lâche-t-il.

- Pourquoi tu dis ça ?

- Vas' y cherche pas, t'as la haine j'le sais !

-Ouais...Ouais ! J'ai la haine ! Parce qu'on s'fout d'ma gueule, parce que ma tête amuse la galerie. Parce que je suis moche. Parce que je n'aurai jamais de potes, jamais de copines, jamais rien ! Ça te va comme réponse ? »

- ouais. Ça me va.

- ...

- T'sais j'étais comme toi gamin. Mais s'tu veux viens avec nous. On est une bande de potes. On se fou pas mal du physique. Et il n'y a pas de règles. C'est l'éclat ! On se venge, c'est tout. D'ailleurs on va t'aider à aller buter ses p'tit merdeux et tous les autres.

J'ai la gorge serrée. Ce mec me fait peur mais...C'est la première fois que quelqu'un me comprend.

Il me tend un canif.

- Tiens c'est cadeau de bienvenue !

Je le repousse. Je voudrais m'enfuir. Je cherche autours de moi. Une issue ?

- Oh ! Décompresse man! Y'a pas de problème j'te dis. T'en à pas mare de toujours subir les moqueries. Quand y'a une « couille » c'est toujours toi qu'on accuse, c'est toujours toi qui te tape les sales boulots...

Ces p'tits cons de bourgeois doivent payer ! Non ?

Je ressens mes poings se serrer dans les plaies déjà ouvertes.

Il a raison. Ils doivent payer. Pour ce qu'ils ont fait. Je m'imagine déjà vainqueur. Comme on dit : « L'union fait la force ! » Avec eux je serai plus fort. Tout le monde m'acclamera à la manière dont on acclamait autrefois le gladiateur dans l'arène. Alors, je lui arrache le canif avec conviction. Lui, me tend un bout de papier plié et disparaît. Je serre le papier dans ma main qui saigne de nouveau. J'allume une clope, machinalement. J'ai des amis. Je songe. Qu'est-ce qu'un amis ? C'est vrai je n'ai jamais eu d'ami. A part en maternelle. Il s'appelait maxime. Tiens je me demande ce qu'il est devenu. Des crissements de pneus me sortent de ma pensée. La nuit est tombée à présent. Un sentiment étrange m'envahi. Je ne sais plus trop qui je suis. Ce que j'fous là...Je me lève et reprend le chemin du retour. Toujours aucune voiture ne s'est décidée à venir mettre fin à ma vie. Arrivé chez moi, je m'affale dans le canapé. Je tiens toujours le papier serré dans ma main rougie. Je l'ouvre.

“ RDV demain, rase-toi la tête p'tit « caïd ». Vive la revanche ! On est tous ensemble...”

Ces lignes produisent sur moi une chaleur douce et agréable. C'est à moi, que l'on adresse ce message. C'est la première fois qu'on me rend important.

Je retourne à la salle de bain. L'évier est encore rouge de mon « vieux sang ». Car à présent je suis nouveau. Métamorphosé. Mon sentiment d'impuissance c'est envolé. J'ai des amis. Je m'admire dans le miroir. Je suis un « caïd ». J'leur crache à la gueule, ceux qui s'opposent. J'ai des amis à présent. Vive la vengeance.

J'allume ma « Play ». Je me déchaîne sur un vieux jeu de guerre. Au devant de l'écran, mon fusil. Je dois éliminer tout ce qui surgit devant moi. Maman dit que ça craint ces jeux ! Moi ça me fait rire ! T'façon j'men fiche ce n'est pas trop mon truc les jeux vidéo. C'est juste pour passer le temps ! Puis de toute façon c'est du faux tout ça! Ce qu'elle peu être « vieux jeu » ! On sonne à la porte. C'est maman. Elle est crevée. Comme dab' ! Elle m'embrasse.

« Encore devant ce foutu jeu ? T'as mangé ? » J'lui réponds que je n'avais pas faim. Elle me fait encore son « speech » qu'après je vais me gaver de truc bourré d'OGM, que c'est mauvais, qu'il va bientôt me pousser un troisième bras...Moi j'lui réponds qu'un troisième bras c'est parfois pratique. Elle soupire...

Ma mère, Florence, c'est la vieille bab's qui n'a pas fini sa jeunesse. Elle m'a eu tôt ! Alors elle se rattrape. Elle fume des « Bedos » avec ses copains, elle sort dans des soirées un peu « zarbe » où soi-disant elle voit des elfes... bref, et sinon, à côtés de ça elle mange des « graines » et des pommes truffées de ver en disant : « c'est le meilleur ! »

Alors que je me dirige vers ma chambre, elle m'attrape par le bras et me dit « ça va ? T'as l'air bizarre ? »

Je dégage mon bras et lui dit : « bonne nuit... »

Dans mon lit, je ferme les yeux. Je me sens comme loin de ce monde. Je fais des cauchemars. En fait je ne sais pas trop si ce sont des rêves ou des cauchemars. Je me vois dans une tenue militaire serrant fièrement mon fusil. J'avance lentement je n'entends que le battement de mon cœur, j'avance dans une haie d'honneur. Je vois une cible je prends mon fusil et tire, en plein dans le mille ! Le sang jaillie de celle-ci et vient tacher mes vêtements. Tous m'acclament. J'entends un bruit sourd, lointain... Puis je vois une énorme vague qui s'apprête à me tomber dessus je voudrai courir. Mais je fais du sur place. Une goutte... Horreur !

J'me réveille... Il est huit heures. La pluie est battante et me coule dessus par ma fenêtre entre-ouverte. Je me lève et, me dirigeant vers ma porte, je marche sur quelque chose. C'est le petit mot. Il est là. Je le rouvre. Le « Rase-toi la tête » me saute aux yeux. Je vais à la salle de bain. Je passe ma main dans mes cheveux. Je me regarde longuement. Puis, d'un coup, sans trop savoir pourquoi, j'ouvre le tiroir, et en sort mon rasoir... Je le scrute, c'est étrange mes gestes ne se contrôlent pas. Je me regarde une nouvelle fois dans le miroir. Je commence à couper les pointes au ciseau. Puis d'un geste lent, j'entame le contour des oreilles. Mes cheveux tombent dans l'évier par petits paquets. Je me fixe dans mes propres yeux. C'est un bout de moi qui part. Mais c'est le nouveau moi que je vois à présent dans le miroir ovale. On dirait un vieux tableau, la photo en noir et blanc, du fils parti à l'armée. Je me fixe toujours. Je ne pense plus. Mes gestes se font par mécanisme. Mon crane est à présent luisant. Je me regarde sans bouger. Ma mère entre à ce moment là dans la salle de bain. Elle pousse un cri de stupeur. Elle me regarde, sans rien dire. Je fonce, descend l'escalier à toute vitesse et sort.

La pièce reste sans vie. Seule, une mouche se cogne dans tous les angles. Florence est restée là. Elle scrute la salle de bain. Dans l'évier, les cheveux, le rasoir jeté, les ciseaux.

Le robinet de douche laisse échapper quelques gouttes qui s'éclatent lourdement sur le fond de la baignoire. Au loin, un klaxon, une sirène d'ambulance. Florence, elle, regarde la pièce. La vision qu'elle vient d'avoir, est incompréhensible. Une question tourne dans sa tête. Pourquoi ? Pourquoi a-t-il fait ça ? Elle est restée à la porte et sa main agrippe encore la poignée. Au milieu des cheveux, dans l'évier elle distingue un petit papier blanc. Elle se dit que c'est peut-être la réponse à sa question, mais elle n'ose bouger. Puis elle se décide, et s'approche lentement. Ses yeux balayent les deux lignes inscrites au feutre noir. Elle ne comprend pas tout. Que veut dire ce mot ? Comment est-il arrivé là ? Qui donne des ordres à mon fils ? Son ventre est noué, elle le cherche des yeux. Mon fils, mon enfant. Où est-il ? Dehors ? Avec ceux qui lui donnent des ordres ? Elle se sent seule et impuissante. Mon dieu c'est ma faute, pense-t-elle. Qu'est-ce que j'ai fait ? Elle a lu beaucoup de livres sur les skinheads. Ses parents à elle, lui disait toujours de faire attention aux gens qu'elle fréquentait. Et lui avait acheté un livre sur les sectes, qui l'avait traumatisé. Des images lui viennent en tête et lui donne la nausée. Le « coup de vent » sur le crâne de son fils et le petit mot correspondent trop à son livre. Elle court chercher cet

ouvrage dans sa chambre. Comme pour s'en persuader. Comme pour s'effrayer un peu plus.

Elle fait défiler les pages, lit une ligne sur deux. Ses mains tremblent. « *Le désir d'éliminer tout ce qui ne leur ressemble pas.* » « *Ce sont des petits morceaux de peur, des petits fragments de frayeur, qui s'assemblent, paralysent la pensée et effacent ainsi une identité.* » « *Les enfants persécutés cherchent un remède* »

Elle réfléchit : « De quoi m'a-t-il parlé ? Ses échecs en amour, des ennuis de relations...c'est vrai. Mais je n'y ai jamais prêté attention. Pour moi tout cela était les banalités d'un lycéen. » Elle voit les photos d'un skin, elle voit son fils la regarder, rasoir a la main, tête nue. Des larmes coulent le long de son visage. Elle a peur. Assise par terre, elle serre fort ses genoux contre sa poitrine. Comme le ferait une petite fille de six ans. Soudain elle entend la porte claquer! Dans un sursaut, elle se lève, et court jusqu'à la porte. Elle se retrouve nez a nez avec son fils.

«- Qu'est-ce que tu fais, Sébastien ?

- Quoi? Qu'est-ce qu'il y a ! C'est ma nouvelle coupe qui te met dans cet état là ?

- Sébastien, fais gaffe ! Il y a des gens à ne pas fréquenter.

- Mais qu'est-ce tu m'raconte là. Alors je n'ai pas le droit d'avoir des amis ? Écoute t'as jamais été là quand j'avais besoin de parler. Puis, depuis quand tu choisis mes amis ? Je n'en ai jamais eu, et quand enfin quelqu'un me tend la main sincèrement tu voudrais le virer ? T'as halluciné là ! Attends je ne vais pas rester avec toi toute ma vie !

- Mais tu ne te rends pas compte qu'on t'empoisonne avec des « sornettes » ?

- C'est ça. Tu ne veux pas que je parte c'est tout. Mais j'avais me barrer. Parce que c'est toi en fait qui m'empêche de respirer.

- Oui c'est ça barre toi. Puis j'irais te rendre visite en prison. Ou, mieux ! J'irais te voir au cimetière. Je serrai là, moi ta mère, à pleurer de n'avoir rien pu faire. Et je remarquerai que tes « soit disant » copain ne viendront jamais te voir...

- T'es parano ma pauvre ! Faudrait te faire soigner ! T'façon tu comprends rien, t'as jamais rien compris, j'ai trop souffert. A moi de faire souffrir.

- Mais arrête ! La vengeance ne mène à rien ! Tu te rends aussi con qu'eux en agissant ainsi !

- Ecoutez –la ! Sœur Theresa ! Passe dix ans de ta vie à être humilié, à n'avoir aucun centre d'intérêt, à voir l'amitié autour de toi sans pouvoir y goûter, et on en reparle après. Maintenant si tu veux bien j'ai des choses à faire.

La porte s'est refermée. Comment peut-on, en tant que mère, encaisser tout ça ?

Alors elle hurle de toutes ses forces. Elle court dans sa chambre et rouvre le livre. Sur la couverture rouge est inscrit : « *La rage de vaincre* ». Et, sur la première page elle lit : « *On cogne ou bien on se fait cogner. On ne pose pas de question. On ne cherche pas à discuter. Au début, tout au moins. On commence par leur exploser la tête. On leur explose la tête et on encaisse les coups jusqu'à ce qu'ils vous respectent. Ensuite seulement, on discute. On leur montre qu'on est prêt à morfler. Qu'on n'a pas peur du sang, même pas du sien. On veut gagner, on sourit à travers le sang. Ca leur en bouche un coin.* »

Elle s'effondre. La plus grande souffrance est de se sentir seul, sans amour, abandonné de tous. Mais elle réfléchit et se dit qu'il faut qu'elle soit forte. Elle est sa mère, et l'amour d'une mère est plus fort que tout au monde. Son fils remettra les pieds sur terre...elle en a la certitude.

Vernet Lisa